

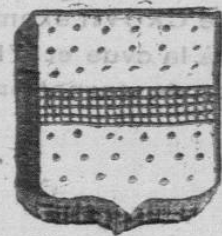


Exemplaire de

Alfred Jarry

ERRATA

- 38, ligne 2, *lire* : De gueules à deux fasces
d'argent.
- 55, ligne 5, *lire* : qui le fendra.
- 79, ligne 13, *lire* : journal.
- 87, ligne 5, *lire* : Sabre à finances.
- 93, ligne 6, *lire* : Ji lon mets dans ma poche.
- 95, dernière ligne, *lire* : tant à merdrè qu'à
phynances et à physique.
- 146, ligne 5, *lire* : par tout le ciel.
- 146, ligne 6, *lire* : LE CHRIST. — Voici le
fanion rouge des mineurs.



Il a été
cette note
telle que
chino.

Il a été tiré CXCVII exemplaires svr
carré uergé à la cvue et VII svr petit
raisin Ingres de carnation et II svr
chine.

CÉS
S.T. **AR** ★ **A** NTECHR
S.P. **RY** ALFRED **J**

DITIÖ
DV. M
CVRE. D
RACE. XV. **E**
RVE. DE. L'ÉCHAVD
CIO. IO. CCC. **XV**

SE. V ED
SS L' J M
G E A
IX.
R V E
E.D
AR
NN

césar

atechrjst



Du même auteur :

LES MINUTES DE SABLE MÉMORIAL,
petit in-16 carré de 232 pages, orné d'un frontis-
pice et de gravures sur bois.

L'ACTE PROLOGAL

LE RELIQUAIRE

Personnages :

SAINT-PIERRE-HUMANITÉ
LE CHRIST D'OR
LE CHRIST D'ARGENT
LE CHRIST DE BRONZE
LE REFLET
LE COQ
LE TAU
LE CIBOIRE
LE SCARABÉE
LA FLEUR DE LYS
CÉSAR ANTECHRIST
LE ROI
LE HÉRAUT
LE SOLEIL
LA FOULE

cet acte, des MINUTES DE SABLE MÉMORIAL, ne sera point réimprimé ici.

ENTR'ACTE .

Les étoiles tombent du ciel.

L'ACTE HÉRALDIQUE

ORLE



ORLE

IN THE



Personnages :

CÉSAR ANTECHRIST
LE ROI
ORLE
CHEF
PAIRLE
FASCE
TRESCHÉUR
UBU
GIRON
PILE
COTICE
LE BATON-A-PHYSIQUE
LE CÉNTAURE
LA LICORNE
LE TEMPLIER

Acte II

SCÈNE I

De sable à UN ROI d'or.

LE ROI. — L'Antechrist est né, le César naîtra. Il faut être Dieu pour être homme, et Dieu le Père vieux et raidi ne put qu'engendrer cette destinée, du moindre, selon la loi primordiale, le mieux, du néant sortant l'infini. — Orle, je te cherche de mes paumes dans la nuit impérissable; et si je n'ai pas

rêvé tu t'es avec moi égaré pour une
chasse dernière à la limite de la terre
plate, où l'herbe d'azur pousse au pied
du ciel vertical. Le vair des cloches de
lumière...

(Il passe.)

SCÈNE II

De sable à UNE LICORNE passante d'argent.

SCÈNE III

De vair à QUATRE HÉRAUTS porte-torches (CHEF,
PAIRLE, TRESCHEUR, FASCE); ORLE, en pals
de divers émaux et métaux, et à CÉSAR ANTE-
CHRIST en chef, d'or et carnation.

ORLE. — Cariatide de la mandragore
gigantale fossilifiée, desséchée par la lu-

mière, qui est foudre, et du faix du lin-
got d'or qui fouille de son museau mes
épaules comme une bêche de sépulture,
les quatre hérauts cardinaux m'associè-
rent à leur œuvre devenue impaire, et
des quatre vents ont rayonné vers mon
second foyer, masqués d'armures en
ellipse, les tambourineurs. Mes cheveux
emmêlés par l'agonie de la lumière noc-
turne se mirent dans une couronne d'é-
pines, et notre polygone sustentateur
grave la fosse et le cercueil du penta-
gramme crucifié. Sépulcre aérien, per-
mets à l'un des piliers de ton temple de
s'enfuir, sans déraciner les quatre fûts
non cerclés et peints d'emblèmes qui
ont leur importance, pieds d'un lit ou

d'un catafalque dont je n'ai vu ni le dais ni le toit, non plus que les visages voilés par l'araignée tisseuse de l'ombre barbe des visières.

(Devant le premier héraut.)

Avant la fuite irréconciliable, voir quelles sont les faces.

(Devant le second.)

Comme on se penche sur un puits.

(Devant le troisième.)

Les enluminures des missels aux niches fermées des quatre pierres du dolmen.

(Devant le quatrième.)

Comme on regarde dans une cloche...

(Il n'ose et passe.)

SCENE IV

De voir aux QUATRE HÉRAUTS en pals et CÉSAR ANTECHRIST en chef.

(A chaque mouvement des Hérauts porteurs des torches-tulipes bleues, le fond de vair déplacé, glace qui craque, se disloque et choque en arpèges de cloches. FASCE quittant l'auvent dont il est pilier dégaine de sa ceinture un long droit buccin étalon de la trompe finale.)

LA TROMPETTE. — MIROIR TERRESTRE ET LIMITÉ, ANNEAU FERMÉ DE VIL SPHINCTER, LA TERRE SOUILLERA L'ŒIL BOLIDE DU CAMÉLÉON BERCE. LES DEUX GLOBES RÉFLÉCHIRONT LEURS DEUX PUPILLES COMME DEUX YEUX. TOUT HOMME OU TOUT

DIEU NÉ S'INCARNE AU CAMÉLÉON-PÉTRI ET
PEINT D'AUTORITÉ BLASPHEMATOIRE. DORS
POUR TE RÉVEILLER AU SOLEIL MIROIR DE
LA TERRE NOIRE, CÉSAR.

(FASCE *s'agenouille*. Les TROIS HÉ-
RAUTS *s'agenouillent et déposent à terre*
derrière eux l'écu pentagonal de CÉSAR
ANTECHRIST *couché*. Tous *se relèvent*
sauf FASCE.)

SCÈNE V

De vair à FASCE agenouillé, les TROIS HÉRAUTS
en pals et CÉSAR ANTECHRIST en fasce
abaissée.

PAIRLE. — Face à face au miroir con-
vexe de la terre, l'Antechrist lui devien-
dra semblable d'âme et de corps.

TRESCHEUR. — Comme le Christ qui
vint victime sur la terre, le Dieu devien-
dra homme et comme un homme sera
bourreau.

CHEF. — Donc il ne viendra point
Contre-le-Christ, mais En-Son-Lieu.

PAIRLE. — Nous ne serons ses satel-
lites qu'après la fin de sa vie terrestre.

TRESCHEUR. — Je sens une mort, som-
meil spécial, qui nous figera jusqu'à cette
heure-là dans le moule de cristal du ciel.

CHEF. — Je sens un vent germé de la
terre, nouveau déluge, irrespirable pour
un temps pour nous, et qui chasse les
bêtes du monde héraldique.

PAIRLE. — Endormons-nous au glas
de nos torches de vair.

TRESCHEUR. — Entendons-les, car nous n'entendrons pas les cors de la chasse du nouveau roi.

CHEF. — Devant le nouveau Dieu se rétracte la Licorne rouge.

(Cloches. LA LICORNE passe. Cors.)

PAIRLE. — Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps.

(Les TROIS HÉRAUTS se vitrifient céramiques. Les torches flambent, les cloches cessent.)

SCÈNE VI

De même aux MÊMES et à un TEMPLIER de gueules à la croix d'argent, et AU BATON-PHYSIQUE, pal ou fasce de gueules, roulant sur ses extrémités.

LE TEMPLIER. — Phallus déraciné, NE FAIS PAS DE PAREILS BONDS.

FASCE. — Pal ou fasce, reflet de mon maître, en toi je me remire en mon reflet.

LE TEMPLIER. — Tu es une roue dont la substance seule subsiste, le diamètre du cercle sans circonférence créant un plan par sa rotation autour de son point médian.

FASCE. — Tu es la roue, tu es l'œil, demi Saint-Esprit, Éternel.

LE TEMPLIER. — La substance de ton diamètre est un point. La ligne et son envergure sont dans mes yeux, clignant devant les rayures d'or et vertes d'un bec de gaz palloïde.

FASCE. — Squelette, en tes culbutes d'ara, tu es le Christ ou Saint-Pierre.

LE TEMPLIER. — Le cycle est un pléonasmisme : une roue et la superfétation du parallélisme prolongé des manivelles. Le cercle, fini, se désuète. La ligne droite infinie dans les deux sens lui succède. NE FAIS PAS DE PAREILS BONDS, demi-cubiste sur l'un et l'autre pôle de ton axe ou de ton soi!

FASCE. — MOINS-EN-PLUS, tu es

le hibou, le sexe et l'Esprit, l'homme et la femme.

LE TEMPLIER. — Le cavalier t'étreint (suspendu, s'il le désire, à la Cardan entre tes côtes — laissons le disque quelques siècles encore aux accessoires et à l'homme) et tu poursuis la succession de tes équilibres momentanés, dans le sens du mouvement (si le spectateur est à ta droite, et encore ta droite est ta gauche dans la seconde moitié de ta course latérale) des aiguilles d'une montre,

FASCE. — Phallus perpendiculaire au sourire de l'Ithyphalle en ta latéralité,

LE TEMPLIER. — Tu concilies le discontinu de la marche et le continu de la rotation astrale,

FASCE. — Zénith et Nadir, pôle et pôle, pal des pôles, rose des quatre vents.

LE TEMPLIER. — A chaque quart de chacune de tes révolutions (qu'on la mesure d'où l'on voudra), tu fais une croix avec toi-même. Tu es saint, tu es l'emblème bourgeon de la génération, (si cela était, pourtant, tu serais maudit, bourgeois), mais de la génération spontanée, vibrion et volvoce, dont les images gyroscoposuccessives révèlent à nos yeux, hélas trop purs, ta scissiparité, et qui projettes loin des sexes terrestres le riz cérébral de ton sperme nacré jusqu'à la traîne où les haies d'indépendantes pin-cettes des chinois Gastronomes illustrent la Vierge lactée.

FASCE. — Axiome et principe des contraires identiques, le pataphysicien, cramponné à tes oreilles et à tes ailes rétractiles, poisson volant, est le nain cimier du géant, par delà les métaphysiques; il est par toi l'Antechrist et Dieu aussi, cheval de l'Esprit, Moins-en-Plus, Moins-qui-es-Plus, cinématique du zéro restée dans les yeux, polyédrique infini.

Générateur jadis, tu es pour moi le glaive; crochet de vipère, tu sèmes et brûles; pal enflammé, tu souffles le feu.

Tu es le hibou, le sexe et l'Esprit, hermaphrodite, tu crées et détruis.

Rebondis sur tes pôles, globe égal à la terre que tu pourrais forer aux abîmes, et avant de disparaître bénis-

moi de ta bave suprême, PLUS-EN-MOINS.

SCÈNE VII

De même aux MÊMES moins le BATON-
A-PHYSIQUE

LE TEMPLIER. — Délégué terrestre du Christ, je viens à toi humble avec des paroles d'amour et mon épée dans le fourreau, symbole d'une union précise et immuable.

FASCE. — Quel besoin as-tu de moi? Car je parle au nom du dédain de mon maître endormi. Je me vois dans le miroir de ton sexe poli, tu n'es que moi-même avec quelque chose en plus — si





l'on ne me considère passant. Messager du Dieu de l'amour, Christophore, tu contrepales de ton lingam hideux l'horizontalité de mon être, plus infinie, car non divisée elle n'a point de mesure. Et souvent (il n'est point besoin d'invoquer l'identité des contraires) la surabondance est un manque. Tu n'as point compris ton maître, qui a dit : ON DONNERA A CEUX QUI ONT, affirmant la divergence des deux signes, et en même temps que l'un surajouté à lui-même s'annule, puis devient son contraire. Déjà le bégaiement des géomètres a déchiffré que multipliés par nous-mêmes l'un ou l'autre, valets, masqués ou armes de nos maîtres, nous devenons

ton Christ, l'un par l'autre nous devenons mon César.

(LE TEMPLIER *tire son épée*. FASCE se lève. *Près de lui* :)

Le signe Plus ne combattra point contre le signe Moins. Comme de toute lutte, l'issue possible ne serait que l'anéantissement — car chaque adversaire est l'Infini — de l'un *et* l'autre principe, — ou leur réconciliation. De l'accouplement monstrueux ou de la fécondation par le fleuve de la semence ovale éclora le zéro. De l'anéantissement d'un des signes naîtra le déséquilibre : la droite cherchera la gauche, et l'homme fendu longitudinalement sautera sur une seule jambe et l'on verra trembler

des quarts de croissants, comme des glottes semi-muettes, dans ses intestins pareils à des serpents non retournés dont on aurait mangé la moitié dans un plat rouge.

Attends avec patience la fin de ma faction près du palais de l'Antechrist. La vingt-cinquième heure sidérale de mes veilles et la première de mon sommeil est la première de ta surgissante dignité. Quand on Le couchera sur une broche — pour un temps — au feu de l'enfer soi-disant éternel, et qui n'est pas éternel en soi, mais sert de repos, cahutte de douanier, au Dieu qui attend son heure, ton Christ se lèvera et plantera, lit de camp debout, son signe sur le

triangle noir du cercueil momentané de César, le nom de Lucifer le grand-vizir rentrera dans la nuit où l'on met en réserve, et les deux sommets de la claire trinité se joindront en l'Esprit-Saint.

LE TEMPLIER, — Frère, je vais changer d'être, car le signe seul existe (*il brise la hampe de sa croix*) provisoire... le repos est le changement.

SCÈNE VIII

De pourpre à deux fasces d'argent, un chef (contrepalé) et un pairle d'or, trescheur d'or et argent, et à une fasce abaissée d'or.

CÉSAR ANTECHRIST. — A mesure qu'avec la lumière se précise le sol

terrestre, la matière crasse envahit la subtile, et les formes, seules réelles idées, meurent, naissent ou changent, et tout cela est la même chose. Malheur ou heur, incertitude ou plutôt indifférence, à cause du son des trois trompes des trois hérauts qui n'ont point encore sonné.

(*Derrière les Trois Hérauts, il n'en voit que les silhouettes rases.*)

Le roi futur...

(*La lumière se fait plus solaire.*)

SCÈNE IX

De gueules à deux faces d'argent, un chef contre-palé et un pairle d'or, trescheur d'or à huit feuilles d'argent; — couché d'argent et de sable : d'argent à une fasce de carnation et une sphère de sable, — et de sable à trois sphères d'argent chargées : en premier d'un giron de gueules, en second d'une pile de sinople, en tiers de six cotices ensemble d'azur.

(*Au premier plan, UBU, puis les TROIS PALOTINS semblables à des sphères grossissantes, germent.*)

UBU. — Cornegidouille, Messieurs, je crois que voici ce qu'il faut demander : qui sera Roi?

(*Au soleil levant les trois écus de*

CHEF, TRESCHEUR, PAIRLE, *luisent, écrivant : T. O. Y.*)

(*Cloche.*)

UBU. — Semblable à un œuf, une citrouille ou un fulgurant météore, je roule sur cette terre où je ferai ce qu'il me plaira. — D'où naissent ces trois animaux (*Apparaissent GIRON, PILE et COTICE*) aux oreilles imperturbablement dirigées vers le nord et leurs nez vierges semblables à des trompes qui n'ont point encore sonné?

SCÈNE X

De sable aux TROIS PALOTINS d'argent.

GIRON. — Hon! Monsieuye, nous sommes les seuls

PILE. — Parfaits pour qui veut que sa volonté s'érige loi souveraine, les Palotins, qui sont

COTICE. — Mécaniques et pourtant ne se remontent que par le repos, comme

GIRON. — Des êtres animés, dans d'ophidiennes caisses en fer-blanc, dominicalement

PILE. — Ouvertes. Et ils ont

COTICE. — Une volonté propre, parallèle plus loin prolongée

GIRON. — De la Volonté de leur maître. Ils ont

PILE. — Au moins quatre onailles, sur lesquelles le pôle

COTICE. — Exerce diverses influences

GIRON. — De déclinaison, et autant d'inclinaison. Ils n'ont

PILE. — Que de petits ailerons, et de grands

COTICE. — Pieds plats sonores...

SCÈNE XI

D'or à UN CENTAURE passant de sable.

SCÈNE XII

De sable à UN ROI d'or.

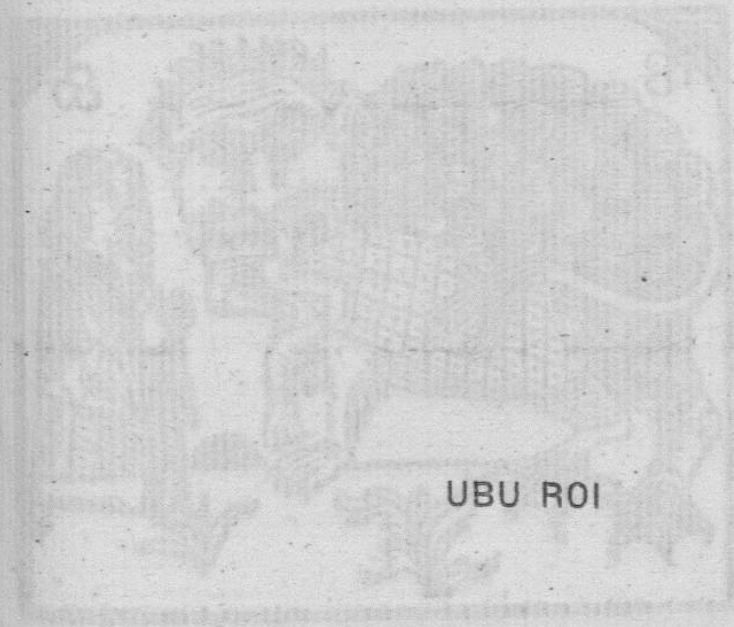
LE ROI. — Par la côte interminable et les grises obscurités des vouîtes

d'églises, après avoir sauté les ruisseaux où poussent les iris des pêcheurs et fui l'œil d'opale des poissons cuirassés, j'ai vu parmi la foule processionnelle le balancement des deux pattes ou des deux bras de dinotherium du Centaure. L'insecte hexapode à tête d'Adam s'est effacé pour me laisser passer aux grilles, et par les fidèles des bas-côtés il a conversé, tendant la gorge et draguant de ses griffes. Chaque demi-douzaine des piliers a tremblé et sonné devant sa sœur qui marchait, et les chevaux caparçonnés ont avancé sans ruer comme des poulains cravachés par les troncs d'arbres. Je cherche en haut la tête d'Adam et je ne frapperai point Goliath.

Les ondes du nombril de la terre répètent à son cerveau les pas derniers du Centaure.

(Il marche.)

L'ACTE TERRESTRE



UBU ROI

ENTR ACTE

L'acte terrestre est inscrit à la surface de la mer.

FACTE TERRESTRE

UBU ROI





Personnages :

LE ROI VENCESLAS
LA REINE ROSEMONDE
BOESLAS
LADISLAS } leurs fils
BOUGRELAS }
LE GÉNÉRAL LASCY
STANISLAS LECZINSKY
JEAN SOBIESKY
NICOLAS RENSKY
L'EMPEREUR ALEXIS
UBU
MÈRE UBU
GIRON
PILE
COTICE
BORDURE

CONJURÉS ET SOLDATS
 NOBLES
 MAGISTRATS
 CONSEILLERS
 FINANCIERS
 LARBINS DE PHYNANCES
 PAYSANS
 TOUTE L'ARMÉE RUSSE
 TOUTE L'ARMÉE POLONAISE
 L'OURS
 LE CHEVAL A PHYNANCES
 LA MACHINE A DÉCERVELER

Acte III

SCÈNE I

Une salle du Palais à Varsovie.

Le ROI VENCESLAS, entouré de SES OFFICIERS ;
 BORDURE ; les fils du roi, BOLESLAS, LADISLAS
 et BOUGRELAS. Puis UBU.

UBU, *entrant*. — O vous savez, ce n'est pas
 moi, c'est la Mère Ubu et Bordure.

LE ROI. — Qu'as-tu, Père Ubu ?

BORDURE. — Il a trop bu.

LE ROI. — Comme moi ce matin.

UBU. — Oui, je suis saoul, c'est parce que j'ai bu trop de vin de France.

LE ROI. — Père Ubu, je tiens à récompenser tes nombreux services comme capitaine de dragons et je te fais aujourd'hui Comte de Sandomir.

UBU. — O monsieur Venceslas, je ne sais comment vous remercier.

LE ROI. — Ne me remercie pas, Père Ubu, et trouve-toi demain matin à la grande revue.

UBU. — J'y serai, mais acceptez de grâce ce petit mirliton.

(Il présente au roi un mirliton.)

LE ROI. — Que veux-tu à mon âge que je

fasse d'un mirliton? Je le donnerai à Bougre-las.

LE JEUNE BOUGRELAS. — Est-il bête ce Père Ubu.

UBU. — Et maintenant je vais foutre le camp *(Il tombe en se retournant)*. Oh aïe au secours. — De par ma chandelle verte je me suis rompu l'intestin et crevé la bouzine!

LE ROI *(le relevant)*. — Père Ubu, vous êtes-vous fait mal?

UBU. — Oui certes et je vais sûrement crever — Que deviendra la mère-Ubu?

LE ROI. — Nous pourrions à son entretien.

UBU. — Vous avez bien de la bonté de reste. *(Il sort.)* Oui, mais roi Venceslas tu n'en seras pas moins massacré.

SCÈNE II.

La maison d'Ubu

GIRON, PILE, COTICE, UBU, MÈRE UBU,
CONJURÉS et SOLDATS, BORDURE.

UBU. — Eh mes bons amis il est grand temps d'arrêter le plan de la conspiration. Que chacun donne son avis. Je vais d'abord donner le mien si vous le permettez.

BORDURE. — Parlez, Père Ubu.

UBU. — Eh bien mes amis, je suis d'avis d'empoisonner simplement le Roy en lui fourrant de l'arsenic dans son déjeuner. Quand il voudra le brouter il tombera mort et ainsi je serai Roi.

Tous. — File Sagouin!

UBU. — Eh quoi, cela ne vous plaît pas? Alors que Bordure donne son avis.

BORDURE. — Moi je suis d'avis de lui ficher un grand coup d'épée qui lui fendra de la tête à la ceinture.

Tous. — Oui! Voilà qui est noble et vaillant.

UBU. — Et s'il vous donne des coups de pied? Je me rappelle maintenant qu'il a pour les revues des souliers de fer qui font très mal. Si je savais je filerais vous dénoncer pour me tirer de cette sale affaire et je pense qu'il me donnerait aussi de la monnaie.

MÈRE UBU. — O le traître, le lâche, le vilain et plat ladre.

Tous. — Conspuez le Père Ubu!

UBU. — Hé Messieurs tenez-vous tranquilles si vous ne voulez visiter mes poches. Enfin je consens à m'exposer pour vous. De la sorte, Bordure, tu te charges de pourfendre le Roi.

BORDURE. — Ne vaudrait-il pas mieux nous jeter tous à la fois sur lui en braillant et gueulant, nous aurions chance ainsi d'entraîner les troupes.

UBU. — Alors voilà. Je tâcherai de lui marcher sur les pieds, il regimbera, alors je lui dirai MERDRE, et à ce signal vous vous jetterez sur lui.

MÈRE UBU. — Oui, et dès qu'il sera mort tu prendras son sceptre et sa couronne.

BORDURE. — Et je courrai avec mes hommes à la poursuite de la famille royale.

UBU. — Oui, et je te recommande spécialement le jeune Bougrelas.

(Excunt.)

UBU *(courant après et les faisant revenir.)* — Messieurs, nous avons oublié une cérémonie indispensable, il faut jurer de nous escrimer vaillamment.

BORDURE. — Et comment faire? Nous n'avons pas de prêtre.

UBU. — La mère Ubu va en tenir lieu.

Tous. — Eh bien soit.

UBU. — Ainsi vous jurez de bien tuer le Roy?

Tous. — Oui, nous le jurons. Vive le Père Ubu!

SCÈNE III

Le palais du roi.

VENCESLAS, LA REINE ROSEMONDE, BOESLAS,
LADISLAS et BOUGRELAS.

LE ROI. — Monsieur Bougrelas, vous avez été ce matin fort impertinent avec Monsieur Ubu, chevalier de mes ordres et comte de Sandomir. C'est pourquoi je vous défends de paraître à ma revue.

LA REINE. — Cependant, Venceslas, vous n'auriez pas trop de toute votre famille pour vous défendre.

LE ROI. — Madame, je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit. Vous me fatiguez avec vos sornettes.

LE JEUNE BOUGRELAS. — Je me sou mets, monsieur mon père.

LA REINE. — Enfin, Sire, êtes-vous toujours décidé à aller à cette revue ?

LE ROI. — Pourquoi non, Madame ?

LA REINE. — Mais encore une fois ne l'ai-je pas vu en songe vous frappant de sa masse d'armes et vous jetant dans la Vistule, et un aigle comme celui qui figure dans les armes de Pologne lui plaçant la couronne sur la tête ?

LE ROI. — A qui ?

LA REINE. — Au Père Ubu.

LE ROI. — Quelle folie. Monsieur de Ubu est un fort bon gentilhomme, qui se ferait tirer à quatre chevaux pour mon service.

LA REINE et BOUGRELAS. — Quelle erreur.

LE ROI. — Taisez-vous, jeune sagouin. Et vous, Madame, pour vous prouver combien je crains peu Monsieur Ubu, je vais aller à la revue comme je suis, sans arme et sans épée.

LA REINE. — Fatale imprudence, je ne vous reverrai pas vivant.

LE ROI. — Venez Ladislas, venez Boleslas.

(Ils sortent. LA REINE et BOUGRELAS vont à la fenêtre.)

LA REINE et BOUGRELAS. — Que Dieu et le grand Saint Nicolas vous gardent.

LA REINE. — Bougrela, venez dans la chapelle avec moi prier pour votre père et vos frères.

SCÈNE IV

Le champ des revues.

L'ARMÉE POLONAISE, LE ROI, BOLESLAS, LADISLAS, UBU, BORDURE et ses HOMMES, GIRON, PILE, COTICE.

LE ROI. — Noble Père Ubu, venez près de moi avec votre suite pour inspecter les troupes.

UBU *(aux siens)*. — Attention vous autres. *(Au Roi)* On y va, Monsieur, on y va. *(Les hommes d'UBU entourent le Roi.)*

LE ROI. — Ah! voici le régiment des gardes à cheval de Dantzick. Ils sont fort beaux ma foi.

UBU. — Vous trouvez? Ils me paraissent misérables. Regardez celui-ci. (*Au soldat.*) Depuis combien de temps ne t'es-tu débarbouillé, ignoble drôle?

LE ROI. — Mais ce soldat est fort propre. Qu'avez-vous donc, Père Ubu?

UBU. — Voilà! (*Il lui écrase le pied.*)

LE ROI. — Misérable!

UBU. — MERDRE. A moi mes hommes!

BORDURE. — Hurrah! en avant! (*Tous frappent le Roi, UN PALOTIN explose.*)

LE ROI. — Oh! Au secours! Sainte Vierge, je suis mort.

BOLESLAS (*à Ladislas*). — Qu'est cela! Dégainons.

UBU. — Ah! j'ai la couronne! aux autres maintenant!

BORDURE. — Sus aux traitres!! (*Les fils du Roi s'enfuient, tous les poursuivent.*)

SCÈNE V

Le Palais du Roi.

UBU, MÈRE UBU, BORDURE.

UBU. — Non, je ne veux pas moi! Voulez-vous me ruiner pour ces bouffres?

BORDURE. — Mais enfin, Père Ubu, ne voyez-vous pas que le peuple attend le don de joyeux avènement?

MÈRE UBU. — Si tu ne fais pas distribuer des viandes et de l'or tu seras renversé d'ici deux heures.

UBU. — Des viandes, oui! de l'or, non!

Abattez trois vieux chevaux, c'est bien bon pour de tels sagouins.

MÈRE UBU. — Sagouin toi-même. Qui m'a bâti un animal de cette sorte ?

UBU. — Encore une fois je veux m'enrichir, je ne lâcherai pas un sou.

MÈRE UBU. — Quand on a entre les mains tous les trésors de la Pologne.

BORDURE. — Oui, tenez, je sais qu'il y a dans la chapelle un immense trésor, nous le distribuerons.

UBU. — Misérable, si tu fais ça !

BORDURE. — Mais, Père Ubu, si tu ne fais pas de distributions le peuple ne voudra pas payer les impôts.

UBU. — Est-ce bien vrai ?

MÈRE UBU. — Oui, oui !



UBU. — Oh alors je consens à tout.
Réunissez trois millions, cuisez cent cinquante
bœufs et moutons, d'autant plus que j'en
aurai aussi! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

Le palais.

UBU. — Je m'étais dit, quand je serais roi,
que je me ferais construire une grande capeline
comme celle que j'avais en Aragon et que
ces coquins d'Espagnols m'ont impudemment
volée.

MÈRE UBU. — Tu pourras aussi te proct-
rer un parapluie et un grand caban qui te
tombera sur les talons.

UBU. — De par ma chandelle verte, Ma-

dame, me voici roi dans ce pays. Je me suis déjà flanqué une indigestion et on va m'apporter ma grande capeline.

MÈRE UBU. — En quoi est-elle, Père Ubu, car nous avons beau être rois, il faut être économes.

UBU. — Madame ma femelle, elle est en peau de mouton avec une agrafe et des brides en peau de chien.

MÈRE UBU. — Voilà qui est beau, mais il est encore plus beau d'être Rois. Nous avons une grande reconnaissance au duc de Lithuanie.

UBU. — Qui donc ?

MÈRE UBU. — Eh ! le capitaine Bordure.

UBU. — De grâce, Mère Ubu, ne me parle pas de ce bouffre, maintenant que je n'ai

plus besoin de lui il peut bien se brosser le ventre, il n'aura point son duché.

MÈRE UBU. — Tu as grand tort, père Ubu. Il va se tourner contre toi.

UBU. — Oh ! je le plains bien ce petit homme. Je m'en soucie autant que de Bougreles.

MÈRE UBU. — Le jeune Bougreles a pour lui le bon droit.

UBU. — Le mauvais droit ne vaut-il pas le bon ! Ah tu m'injuries Mère Ubu, je vais te mettre en morceaux.

(LA MÈRE UBU se sauve poursuivie par UBU.)

SCÈNE VII

La grande salle du Palais.

UBU, MÈRE UBU, OFFICIERS et SOLDATS,
GIRON, PILE, COTICE, NOBLES enchaînés,
FINANCIERS, MAGISTRATS, GREFFIERS.
Dans le sous-sol LA MACHINE A. DÉCER-
VELER.

BRUIT SOUTERRAIN. — *Pétrissant les glottes
et les larynx de la mâchoire sans palais,*

Rapide il imprime, l'imprimeur.

*Les sequins tremblent aux essieux des moyeux
du moulin à vent,*

Les feuilles vont le long des taquins au vent.

*La mâchoire du crâne sans cervelle digère la
cervelle étrangère*

*Le dimanche sur un tertre au son des fifres
et tambourins*

*Ou les jours extraordinaires dans les sous-
sols des-palais sans fin.*

Dépliant et expliquant, décerveleur,

Rapide il imprime, il imprime, l'imprimeur.

UBU. — Apportez la caisse à Nobles et le
crochet à Nobles et le couteau à Nobles et
le bouquin à Nobles! ensuite faites avancer
les Nobles.

(On pousse brutalement les Nobles.)

MÈRE UBU. — De grâce, modère-toi, Père
Ubu.

UBU. — J'ai l'honneur de vous annoncer
que pour enrichir le royaume je vais faire

périr tous les nobles et prendre leurs biens.

NOBLES. — Horreur! à nous, peuple et soldats!

UBU. — Amenez le premier Noble et passez-moi le crochet à Nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Pince-Porc et de la Chambre à Sous, où l'imprimeur les décervèlera. — *(Au Noble.)* Qui es-tu, bouffre?

LE NOBLE. — Comte de Vitepsk.

UBU. — De combien sont tes revenus?

LE NOBLE. — Trois millions de rixdales.

UBU. — Condamné! *(Il le prend avec le crochet et le passe dans le trou.)*

MÈRE UBU. — Quelle basse férocité!

UBU. — Second Noble, qui es-tu? *(Le*

Noble ne répond rien.) Répondras-tu, bouffre?

LE NOBLE. — Grand-duc de Posen.

UBU. — Excellent, excellent! Je n'en demande pas plus long. Dans la trappe. Troisième noble, qui es-tu? tu as une sale tête.

LE NOBLE. — Duc de Courlande, des villes de Riga, de Revel et de Mitau.

UBU. — Très bien, très bien. Tu n'as rien autre chose?

LE NOBLE. — Rien.

UBU. — Dans la trappe alors. Quatrième Noble qui es-tu?

LE NOBLE. — Prince de Podolie.

UBU. — Quels sont tes revenus?

LE NOBLE. — Je suis ruiné.

UBU. — Pour cette mauvaise parole, passe dans la trappe. Cinquième Noble, qui es-tu?

LE NOBLE. — Margrave de Thorn, palatin de Polock.

UBU. — Ça n'est pas lourd. Tu n'as rien autre chose?

LE NOBLE. — Cela me suffisait.

UBU. — Eh bien, mieux vaut peu que rien. — Dans la trappe. — Qu'as-tu à pigner, Mère Ubu?

MÈRE UBU. — Tu es trop féroce, Père Ubu.

UBU. — Eh! je m'enrichis. — Je vais faire lire MA liste de MES biens. Greffier, lisez MA liste de MES biens.

LE GREFFIER. — Comté de Sandomir.

UBU. — Commence par les principautés, stupide bougre!

LE GREFFIER. — Principauté de Podolie, Grand-duché de Posen, Duché de Courlande,

Comté de Sandomir, Comté de Vitepsk, Palatinat de Polock, Margraviat de Thorn.

UBU. — Et puis après?

LE GREFFIER. — C'est tout.

UBU. — Comment, c'est tout! O bien alors en avant les nobles, et comme je ne finirai pas de m'enrichir je vais faire exécuter tous les nobles et ainsi j'aurai tous les biens vacants. Allez, passez les Nobles dans la trappe (*On empile les Nobles dans la trappe*). Dépêchez-vous plus vite, je veux faire des lois maintenant.

PLUSIEURS. — On va voir ça.

UBU. — Je vais d'abord réformer la justice, après quoi nous procéderons aux finances.

PLUSIEURS MAGISTRATS. — Nous nous opposons à tout changement.

UBU. — Merdre. D'abord les magistrats ne seront plus payés.

MAGISTRATS. — Et de quoi vivrons-nous? Nous sommes pauvres.

UBU. — Vous aurez les amendes que vous prononcerez et les biens des condamnés à mort.

UN MAGISTRAT. — Horreur. — 2° Infamie. — 3° Scandale. — 4° Indignité.

Tous. — Nous nous refusons à juger dans des conditions pareilles.

UBU. — A la trappe les magistrats! (*Ils se débattent en vain.*)

MÈRE UBU. — Eh! que fais-tu, Père Ubu? Qui rendra maintenant la justice?

UBU. — Tiens! moi. Tu verras comme ça marchera bien,

MÈRE UBU. — Oui, ce sera du propre.

UBU. — Allons, tais-toi, bouffresque. — Nous allons maintenant, Messieurs, procéder aux Finances.

FINANCIERS. — Il n'y a rien à changer.

UBU. — Comment, je veux tout changer, moi. D'abord je veux garder pour moi la moitié des impôts.

FINANCIERS. — Pas gêné.

UBU. — Messieurs, nous établirons un impôt de 10 % sur la propriété, un autre sur le commerce et l'industrie, et un troisième sur les mariages et un quatrième sur les décès, de quinze francs chacun.

1^{er} FINANCIER. — Mais c'est idiot, Père Ubu.

2^e FINANCIER. — C'est absurde.

3^e FINANCIER. — Ça n'a ni queue ni tête.

UBU. — Vous vous fichez de moi ! Dans la trappe les financiers ! (*On enfourne les financiers.*)

MÈRE UBU. — Mais enfin, Père Ubu, quel roi tu fais, tu massacres tout le monde.

UBU. — Eh merdre.

MÈRE UBU. — Plus de justice, plus de finances.

UBU. — Ne crains rien ; ma douce enfant, j'irai moi-même de village en village recueillir les impôts.

SCÈNE VIII

Une maison de paysans dans les environs de Varsovie.

PLUSIEURS PAYSANS sont assemblés.

UN PAYSAN *entrant*. — Apprenez la grande nouvelle. Le Roi est mort, les Ducs aussi et le jeune Bougrelas s'est sauvé avec sa mère dans les montagnes. De plus le Père Ubu s'est emparé du trône.

UN AUTRE. — J'en sais bien d'autres. Je viens de Cracovie, où j'ai vu emporter les corps de plus de trois cents nobles et de cinq cents magistrats qu'on a tués, et il paraît qu'on va doubler les impôts et que le Père Ubu viendra les ramasser lui-même.

Tous. — Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Le Père Ubu est un affreux sagouin et sa famille est, dit-on, abominable.

UN PAYSAN. — Mais écoutez : ne dirait-on pas qu'on frappe à la porte ?

UNE VOIX *au dehors*. — Cornegidouille ! Ouvrez de par ma merdre, par Saint Jean, Saint Pierre et Saint Nicolas, ouvrez sabre à finances, corne finances, je viens chercher les impôts ! (*La porte est défoncée, UBU pénètre suivi d'une légion de grippe-sous.*)

UBU. — Qui de vous est le plus vieux ? (*Un paysan s'avance.*) Comment te nommes-tu ?

LE PAYSAN. — Stanislas Leczinski.

UBU. — Eh bien, cornegidouille, écoute-moi bien, sinon ces messieurs te couperont

les oneilles. Je viens te dire, t'ordonner et te signifier que tu aies à produire et exhiber promptement ta finance, sinon tu seras massacré. Allons, messeigneurs les salopins de finance, roulez ici le voiturin à finances (*On apporte le voiturin.*)

STANISLAS. — Sire, nous ne sommes inscrits sur le registre que pour 152 rixdales que nous avons déjà payées, il y aura tantôt six semaines à la Saint Mathieu.

UBU. — C'est fort possible, mais j'ai changé le gouvernement et j'ai fait mettre dans le journal qu'on paierait deux fois tous les impôts et trois fois ceux qui pourront être désignés ultérieurement. Avec ce système j'aurai vite fait fortune, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai.

PAYSANS. — Monsieur Ubu, de grâce ayez pitié de nous. Nous sommes de pauvres citoyens.

UBU. — Je m'en fiche. Payez.

PAYSANS. — Nous ne pouvons, nous avons payé.

UBU. — Payez ! ou jì vous mets dans ma poche avec supplice et décollation du cou et de la tête ! Cornegidouille, je suis le Roi peut-être !

Tous. — Ah c'est ainsi ! Aux armes ! Vive Bougrebas, par la grâce de Dieu roi de Pologne et de Lithuanie !

UBU. — En avant, Messieurs des Finances, faites votre devoir.

(Une lutte s'engage, la maison est détruite et le vieux STANISLAS s'enfuit seul à travers la plaine. UBU reste à ramasser la finance.)

SCÈNE IX

Une casemate des fortifications de Thorn.

BORDURE enchainé. UBU.

UBU. — Ah citoyen, voilà ce que c'est, tu as voulu que je te paye ce que je te devais, alors tu t'es révolté parce que je n'ai pas voulu, tu as conspiré et te voilà coffré. Corne finance, c'est bien fait et le tour est si bien joué que tu dois toi-même le trouver fort à ton goût.

BORDURE. — Prenez gardé, Père Ubu. Depuis cinq jours que vous êtes roi, vous avez commis plus de meurtres qu'il n'en faudrait pour damner tous les saints du Paradis.

Le sang du Roi et des Nobles crie vengeance et ses cris seront entendus.

UBU. — Eh mon bel ami, vous avez la langue fort bien pendue. Je ne doute pas que si vous vous échappiez il en pourrait résulter des complications, mais je ne crois pas que les casemates de Thorn aient jamais lâché quelqu'un des honnêtes garçons qu'on leur avait confiés. C'est pourquoi bonne nuit et je vous invite à dormir sur les deux oneilles, bien que les rats dansent ici une assez belle sarabande.

(Il sort. LES LARBINS viennent verrouiller toutes les portes.)

SCÈNE X

Le palais de Moscou.

L'EMPEREUR ALEXIS et SA COUR. BORDURE.

LE CZAR ALEXIS. — C'est vous, infâme aventurier, qui avez coopéré à la mort de notre cousin Venceslas?

BORDURE. — Sire, pardonnez-moi; j'ai été entraîné malgré moi par le Père Ubu.

ALEXIS. — O l'affreux menteur. Enfin que désirez-vous?

BORDURE. — Le Père Ubu m'a fait emprisonner sous prétexte de conspiration, je suis parvenu à m'échapper et j'ai couru cinq jours et cinq nuits à cheval à travers les steppes pour venir implorer votre gracieuse miséricorde.

ALEXIS. — Que m'apportes-tu comme gage de ta soumission?

BORDURE. — Mon épée d'aventurier et un plan détaillé de la ville de Thorn.

ALEXIS. — Je prends l'épée, mais par Saint Georges brûlez ce plan, je ne veux pas devoir ma victoire à une trahison.

BORDURE. — Un des fils de Venceslas, le jeune Bougrelas est encore vivant, je ferai tout pour le rétablir.

ALEXIS. — Quel grade avais-tu dans l'armée polonaise?

BORDURE. — Je commandais le 5^me régiment des dragons de Wilna et une compagnie franche au service du Père Ubu.

ALEXIS. — C'est bien, je te nomme sous-lieutenant au 10^me régiment de Cosaques et

gare à toi si tu trahis. Si tu te bats bien tu seras récompensé.

BORDURE. — Ce n'est pas le courage qui me manque, Sire.

ALEXIS. — C'est bien, disparais de ma présence.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

La salle du Conseil d'Ubu.

UBU, MÈRE UBU, CONSEILLERS DE

PHYNANCES.

UBU. — Messieurs, la séance est ouverte et tâchez de bien écouter et de vous tenir tranquilles. D'abord nous allons faire le cha-

pitre des finances, ensuite nous parlerons d'un petit système que j'ai imaginé pour faire venir le beau temps et conjurer la pluie.

UN CONSEILLER. — Fort bien, Monsieur Ubu.

MÈRE UBU. — Quel sot homme.

UBU. — Madame de ma merdre, garde à vous, car je ne souffrirai pas vos sottises. Je vous disais donc, Messieurs, que les finances vont passablement. Un nombre considérable de chiens à bas de laine se répand chaque matin dans les rues et les Salopins font merveille. De tous côtés on ne voit que des maisons brûlées et des gens pliant sous le poids de nos phynances.

LE CONSEILLER. — Et les nouveaux impôts, Monsieur Ubu, vont-ils bien ?

MÈRE UBU. — Point du tout. L'impôt sur les mariages n'a encore produit que 11 sous, et encore le Père Ubu poursuit les gens partout pour les forcer à se marier.

UBU. — Sabre à finances, Corne de ma gidouille, Madame la financière — (UN MESSAGER *entre.*)

Allons bon, qu'a-t-il encore celui-là ? Va-t'en, sagouin. ou je te poche avec décollation et torsion des jambes.

MÈRE UBU. — Ah ! le voilà dehors, mais il y a une lettre.

UBU. — Lis-la. Je crois que je perds l'esprit ou que je ne sais pas lire. Dépêche-toi, bouffresque, ce doit être de Bordure.

MÈRE UBU. — Tout justement. Il dit que le Czar l'a accueilli très bien, qu'il va envahir

tes États pour rétablir Bougrelas et que toi tu seras tué.

UBU. — Ho ! Ho ! J'ai peur ! J'ai peur ! Ha ! je pense mourir. O pauvre homme que je suis. Que devenir, grand Dieu ? Ce méchant homme va me tuer. Saint Antoine et tous les Saints, protégez-moi, je vous donnerai de la phynance et je brûlerai des cierges pour vous. Je suis tout disposé à devenir un saint homme, je veux être évêque et voir mon nom sur le calendrier.

MÈRE UBU. — Il n'y a qu'un parti à prendre, Père Ubu.

UBU. — Lequel, mon amour ?

MÈRE UBU. — La guerre !!

Tous. — Vive Dieu ! Voilà qui est noble !

UBU. — Oui, et je recevrai encore des coups.

PREMIER CONSEILLER. — Courons, courons organiser l'armée.

DEUXIÈME. — Et réunir les vivres.

TROISIÈME. — Et préparer l'artillerie et les forteresses.

QUATRIÈME. — Et prendre l'argent pour les troupes.

UBU. — Ah non par exemple ! Je vais te tuer toi, je ne veux pas donner d'argent. En voilà d'une autre ! J'étais payé pour faire la guerre et maintenant il faut la faire à mes dépens. Non, de par ma chandelle verte, faisons la guerre, puisque vous en êtes enragés, mais ne déboursions pas un sou.

Tous. — Vive la guerre !

SCÈNE XII

LE CAMP sous Varsovie.

SOLDATS *et* PALOTINS. — Vive la Pologne!
Vive le Père Ubu!

UBU. — Ah! Mère Ubu, donne-moi ma cuirasse et mon petit bout de bois. — Je vais être bientôt tellement chargé que je ne saurais marcher si j'étais poursuivi.

MÈRE UBU. — Fi le lâche.

UBU. — Ah! voilà le sabre à merdre qui se sauve et le croc à finances qui ne tient pas!!! Je n'en finirai jamais et les Russes avancent et vont me tuer.

UN SOLDAT. — Seigneur Ubu, voilà le ciseau à oneilles qui tombe.

UBU. — Ji tou tue au moyen du croc à merdre et du couteau à figure.

MÈRE UBU. — Comme il est beau avec son casque et sa cuirasse, on dirait une citrouille armée.

UBU. — Nos Palotins sont aussi d'une grande importance, mais point si beaux que quand j'étais roi d'Aragon. Pareils à des écorchés ou au schéma du sang veineux et du sang artériel, la bile financière leur sortait par des trous et rampait en varicocèles d'or ou de cuivre. Ils étaient numérotés aussi et je les menait combattre avec un licou d'où pendaient des plombs funéraires. Les femmes avortaient devant eux heureuses, car les enfants nés leur seraient devenus semblables — Et les pourceaux coprophages vomissaient d'horreur

— Ah ! maintenant je vais monter à cheval. Amenez, Messieurs, le cheval à phynances.

MÈRE UBU. — Père Ubu, ton cheval ne saurait plus te porter, il n'a rien mangé de cinq jours et est presque mort,

UBU. — Elle est bonne celle-là ! On me fait payer 12 sous par jour pour cette rossé et elle ne me peut porter. Vous vous fichez, corne d'Ubu, ou bien si vous me volez. (*La Mère Ubu rougit et baisse les yeux.*) Alors que l'on m'apporte une autre bête, mais je n'irai pas à pied, cornegidouille !

(*On amène un énorme cheval.*)

UBU. — Je vais monter dessus — Oh ! assis plutôt ! Car je vais tomber. (*Le cheval part.*) Ah ! Arrêtez ma bête. Grand Dieu, je vais tomber et être mort !!!

MÈRE UBU. — Il est vraiment imbécile. Ah ! le voilà relevé. Mais il est tombé par terre.

UBU. — Corne physique, je suis à moitié mort. Mais c'est égal, je pars en guerre et je tuerai tout le monde. Gare à qui ne marchera pas droit. Ji lou mets dans ma poche avec torsion du nez et des dents et extraction de la langue.

MÈRE UBU. — Bonne chance, Monsieur Ubu.

UBU. — J'oubliais de te dire que je te confie la régence. Mais j'ai sur moi le livre de finances, tant pis pour toi si tu me volés. Je te laisse pour t'aider le Palotin Giron. Adieu, Mère Ubu.

MÈRE UBU. — Adieu, Père Ubu. Tue bien le Czar.

UBU. — Pour sûr. Torsion du nez et des dents, extraction de la langue et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles.

(L'armée s'éloigne au bruit des fanfares.)

MÈRE UBU, *seule*. — Maintenant que ce gros pantin est parti, tâchons de faire nos affaires, tuer Bougrebas et nous emparer du trésor.

SCÈNE XIII

L'ARMÉE POLONAISE en marche dans l'Ukraine.

UBU. — Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! Nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué. Sire Soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lancier, chargez-vous du ciseau à merdre et du bâton-à-physique pour sou-

lager notre personne, car je le répète, nous sommes fatigué.

(Les soldats obéissent.)

PILE. — Hon, Monsieuye ! Il est étonnant que les Russes n'apparaissent point.

UBU. — Il est regrettable que l'état de nos finances ne nous permette pas d'avoir une voiture à notre taille, car par crainte de démolir notre monture nous avons fait tout le chemin à pied, traînant notre cheval par la bride. Mais quand nous serons de retour en Pologne nous imaginerons au moyen de notre science en physique et aidé des lumières de nos conseillers, une voiture à vent pour transporter toute l'armée.

COTICE. — Voilà Nicolas Rensky qui se précipite.

UBU. — Et qu'a-t-il ce garçon?

RENSKY. — Tout est perdu, Sire. Les Polonais sont révoltés, Giron est tué et la mère Ubu est en fuite dans les montagnes.

UBU. — Oiseau de nuit, bête de malheur, hibou à guêtres! Où as-tu pêché ces sornettes? En voilà d'une autre! Et qui a fait ça? Bougre! je parie — D'où viens-tu?

RENSKY. — De Varsovie, Noble Seigneur.

UBU. — Garçon de ma merdre, si je t'en croyais je ferais rebrousser chemin à toute l'armée. Mais, seigneur garçon, il y a sur tes épaules plus de plumes que de cervelle et tu as rêvé des sottises. Va aux avant-postes, mon garçon, les Russes ne sont pas loin et nous aurons bientôt à estocader de nos armes tant à phynances qu'à physique.





LE GÉNÉRAL LASCY. — Père Ubu, ne voyez-vous pas dans la plaine les Russes?

UBU. — C'est vrai, les Russes! me voilà joli. Si encore il y avait moyen de s'en aller, mais pas du tout, nous sommes sur une hauteur et nous serons en butte à tous les coups.

L'ARMÉE. — Les Russes! L'ennemi!

UBU. — Allons, Messieurs, prenons nos dispositions pour la bataille. Nous allons rester sur la colline et ne commettrons point la sottise de descendre en bas. Je me tiendrai au milieu comme une citadelle vivante et vous autres graviterez autour de moi. J'ai à vous recommander de mettre dans les fusils autant de balles qu'ils en pourront tenir, car 8 balles peuvent tuer 8 Russes et c'est autant

que je n'aurai pas sur le dos. Nous mettrons les fantassins à pied au bas de la colline pour recevoir les Russes et les tuer un peu, les cavaliers derrière pour se jeter dans la confusion et l'artillerie autour du moulin à vent ici présent pour tirer dans le tas. Quant à nous, nous nous tiendrons dans le moulin à vent et tirerons avec le pistolet à phynances par la fenêtre, en travers de la porte nous placerons le bâton à physique et si quelqu'un essaye d'entrer, gare au croc à merdre !!!

OFFICIERS. — Vos ordres, Sire Ubu, seront exécutés.

UBU. — Eh! Cela va bien, nous serons vainqueurs. — Quelle heure est-il?

LE GÉNÉRAL LASCY. — Onze heures du matin.

UBU. — Alors nous allons dîner, car les Russes n'attaqueront pas avant midi. Dites aux soldats, Seigneur Général, de faire leurs besoins et d'entonner la Chanson à Finances.

(Lascy s'en va.)

SOLDATS et PALOTINS. — Vive le Père Ubu, notre grand Financier! Ting, ting, ting; ting, ting, ting; ting, ting, tating!

UBU. — O les braves gens, je les adore
(Un boulet russe arrive et casse l'aile du moulin).

Ah! j'ai peur, Sire Dieu, je suis mort! et cependant non, je n'ai rien.

SCÈNE XIV

Les MÊMES, UN CAPITAINE, puis L'ARMÉE
RUSSE.

UN CAPITAINE *arrivant*. — Sire Ubu, les Russes attaquent.

UBU. — Eh bien après, que veux-tu que j'y fasse, ce n'est pas moi qui le leur ai dit. — Cependant, Messieurs des Finances, préparons-nous au combat.

LE GÉNÉRAL LASCY. — Un second boulet.

UBU. — Ah! Je n'y tiens plus. Ici il pleut du plomb et du fer et nous pourrions endommager notre précieuse personne. Descendons. *(Tous descendent au pas de course. La bataille vient de s'engager. Ils disparaissent dans des torrents de fumée au pied de la colline.)*

UN RUSSE, *frappant*. — Pour Dieu et le Czar!

RENSKY. — Ah! Je suis mort.

UBU. — En avant. — Ah toi, Monsieur, que je t'attrape, car tu m'as fait mal, entends-tu? Sac à vin! Avec ton flingot qui ne part pas.

LE RUSSE. — Ah! voyez-vous ça. *(Il lui tire un coup de revolver.)*

UBU. — Oh! Oh! Je suis blessé, je suis troué, je suis perforé, je suis administré, je suis enterré. — Oh mais tout de même! Ah je le tiens. *(Il le déchire.)* Tiens! recommenceras-tu maintenant!

LE GÉNÉRAL LASCY. — En avant, poussons vigoureusement, passons le fossé. La victoire est à nous.

UBU. — Tu crois. — Jusqu'ici je sens sur

mon front plus de bosses que de lauriers.

CAVALIERS RUSSES. — Hurrah ! Place au Czar !

(LE CZAR arrive accompagné de BORDURE déguisé.)

UN POLONAIS. — Ah Seigneur ! Sauve qui peut, voilà le Czar !

UN AUTRE. — Ah mon Dieu ! Il passe le fossé.

UN AUTRE. — Pif ! Paf ! en voilà quatre d'assommés par ce grand bougre de lieutenant.

BORDURE. — Ah ! vous n'avez pas fini vous autres ! Tiens, Jean Sobiesky, voilà ton compte. (*Il l'assomme.*) A d'autres maintenant ! (*Il fait un massacre de Polonais.*)

UBU. — En avant mes amis ! Attrapez ce

béltre ! En compote les Moscovites ! La victoire est à nous. Vive l'Aigle Rouge !

Tous. — En avant ! — Hurrah ! — Jambedieu ! — Attrapez le grand bougre.

BORDURE. — Par Saint Georges, je suis tombé.

UBU (*le reconnaissant*). — Ah c'est toi, Bordure ! Ah ! mon ami. Nous sommes bien heureux ainsi que toute la compagnie de te retrouver. Je vais te faire cuire à petit feu. Messieurs des Finances, allumez du feu. — Oh ! Ah ! Oh ! Je suis mort. C'est au moins un coup de canon que j'ai reçu. — Ah mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés. — Oui c'est bien un coup de canon.

BORDURE. — C'est un coup de pistolet chargé à poudre.

UBU. — Ah! tu te moques de moi! Encore! A la pèche! (*Il se rue sur lui et le déchire.*)

LE GÉNÉRAL LASCY. — Père Ubu, nous avançons partout.

UBU. — Je!le vois bien, je n'en peux plus, je suis criblé de coups de pied, je voudrais m'asseoir par terre. Oh! ma bouteille.

LE GÉNÉRAL LASCY. — Allez prendre celle du Czar, Père Ubu.

UBU. — Eh! j'y vais de ce pas. Allons! Sabre à merdre, fais ton office, et toi, croc à finances, ne reste pas en arrière. Que le bâton à physique travaille d'une généreuse émulation et partage avec le petit bout de bois l'honneur de massacrer, creuser et exploiter l'Empereur moscovite. En avant, Monsieur

notre cheval à finances! (*Il se rue sur le Czar.*)

UN OFFICIER RUSSE. — En garde, Majesté!

UBU. — Tiens, toi! — Oh! aïe! Ah mais tout de même. Ah monsieur, pardon, laissez-moi tranquille. — Oh mais! je n'ai pas fait exprès!

(*Il se sauve. LE CZAR le poursuit.*)

UBU. — Sainte Vierge, cet enragé me poursuit! Qu'ai-je fait, grand Dieu! Ah! bon, et il y a encore le fossé à repasser. Ah! je le sens derrière moi et le fossé devant! Courage, fermons les yeux.

(*Il saute le fossé. LE CZAR y tombe.*)

LE CZAR. — Bon, je suis dedans.

POLONAIS. — Hurrah! le Czar est à bas!

UBU. — Ah ! j'ose à peine me retourner ! Il est dedans. Ah ! C'est bien fait et on tape dessus. Allons, Polonais, allez-y à tour de bras, il a bon dos le misérable ! — Moi je n'ose pas le regarder ! — Et cependant notre prédiction s'est complètement réalisée, le bâton-à-physique a fait merveilles et nul doute que je ne l'eusse complètement tué si une inexplicable terreur n'était venu combattre et annuler en nous les effets de notre courage. — Mais nous avons dû soudainement tourner casaque, et nous n'avons dû notre salut qu'à notre habileté comme cavalier ainsi qu'à la solidité des jarrets de notre cheval à finances, dont la rapidité n'a d'égale que la solidité et dont la légèreté fait la célébrité ainsi qu'à la profondeur du fossé qui s'est

trouvé fort à propos sous les pas de l'ennemi de nous l'ici présent Maître des Phynances. — Tout ceci est fort beau mais personne ne m'écoute. Allons ! bon, ça recommence !

(LES DRAGONS RUSSES font une charge et délivrent LE CZAR.)

LE GÉNÉRAL LASCY. — Cette fois c'est la débâdade.

UBU. — Ah ! voici l'occasion de se tirer des pieds. Or donc, Messieurs les Polonais, en avant ! ou plutôt en arrière !

POLONAIS. — Sauve qui peut !

UBU. — Allons ! en route. — Quel tas de gens — quelle fuite — quelle multitude — comment me tirer de ce gâchis — (*Il est bousculé*). Ah mais toi ! fais attention, ou tu vas expérimenter la bouillante valeur du

Maître des Finances. — Ah ! il est parti —
sauvons-nous et vivement pendant que
Lascy ne nous voit pas. (*Il sort, ensuite
on voit passer LE CZAR et L'ARMÉE RUSSE
poursuivant LES POLONAIS.*)

SCÈNE XV

Une caverne en Lithuanie (Il neige).

UBU, PILE, COTICE

UBU. — Ah le chien de temps — il gèle
à pierre à fendre et la personne du Maître des
Finances s'en trouvé fort endommagée.

PILE. — Hon ! Monsieur Ubu, êtes-vous
remis de votre terreur et de votre fuite ?

UBU. — Oui ! je n'ai plus peur, mais j'ai
encore la fuite.

COTICE (*à part*). — Quel pourceau.

UBU. — Eh ! sire Cotice, votre oneille,
comment va-t-elle ?

COTICE. — Aussi bien, Monsieur Ubu, qu'elle

peut aller tout en allant très mal. Par conséquent de quoye — le plomb la penche vers la terre et je n'ai pu extraire la balle.

UBU. — Tiens, c'est bien fait! Toi aussi tu voulais toujours taper les autres. Moi j'ai déployé la plus grande valeur et sans m'exposer j'ai massacré 4 ennemis de ma propre main sans compter tous ceux qui étaient déjà morts et que nous avons achevés.

COTICE. — Savez-vous, Pile, ce qu'est devenu le Palotin Giron?

PILE. — Il a reçu une balle dans la tête.

UBU. — Ainsi que le coquelicot et le pissenlit à la fleur de leur âge sont fauchés par l'impitoyable faux de l'impitoyable faucheur — ainsi le petit Giron a fait le coqueli-

cot, il s'est fort bien battu cependant, mais aussi il y avait trop de Russes.

PILE et COTICE. — Hon, Monsieuye!

UN ÉCHO. — Hhrron!

PILE. — Qu'est-ce? Armons-nous de nos lumelles.

UBU. — Ah non! par exemple, encore des Russes, je parie! J'en ai assez! et puis c'est bien simple, s'ils m'attrapent ji lon fous à la poche.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, entre UN OURS

COTICE. — Hon, Monsieuye!

UBU. — Oh tiens, regardez donc le petit toutou. — Il est gentil ma foi.

PILE. — Prenez garde! Ah! quel énorme ours — mes cartouches!

UBU. — Un ours! Ah l'atroce bête. Oh pauvre homme me voilà mangé. Que Dieu me protège. Et il vient sur moi — non c'est Cotice qu'il attrape. Ah! je respire. (L'ours se jette sur COTICE. PILE l'attaque à coups de couteau. UBU se réfugie sur un rocher.)

COTICE. — A moi, Pile! à moi! au secours, Monsieur Ubu!

UBU. — Bernique. — Débrouille-toi, mon ami, pour le moment nous faisons notre *Pater Noster* — chacun son tour d'être mangé.

PILE. — Je l'ai, je le tiens.

COTICE. — Ferme, ami, il commence à me lâcher.

UBU. — *Sanctificetur nomen tuum.*





COTICE. — Lâche bougre!

PILE. — Ah! il me mord! O Seigneur, sauvez-nous, je suis mort.

UBU. — *Fiat voluntas tua.*

COTICE. — Ah! j'ai réussi à le blesser.

PILE. — Hurrah! il perd son sang. (*Au milieu des cris des PALOTINS, L'OURS beugle de douleur et UBU continue à marmotter.*)

COTICE. — Tiens-le ferme, que j'attrape mon coup de poing explosif.

UBU. — *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

PILE. — L'as-tu enfin? je n'en peux plus.

UBU. — *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

COTICE. — Ah, je l'ai. (*Une explosion retentit et L'OURS tombe mort.*)

PILE et COTICE. — Victoire.

UBU. — *Sed libera nos a malo. Amen.* — Enfin est-il bien mort? puis-je descendre de mon rocher?

PILE (*avec mépris*). — Tant que vous voudrez.

UBU (*descendant*). — Vous pouvez vous flatter que si vous êtes encore vivants et si vous foulez encore la neige de Lithuanie vous le devez à la vertu magnanime du Maître des Finances, qui s'est évertué, échiné et égosillé à débiter des patenôtres pour votre salut et qui a manié avec autant de courage le glaive spirituel de la prière que vous avez manié avec adresse le temporel de l'ici présent. Palotin Cotice coup de poing explosif. Nous avons même poussé

plus loin notre dévouement car nous n'avons pas hésité à monter sur un rocher fort haut pour que nos prières aient moins loin à arriver au ciel.

PILE. — Révoltante bourrique.

UBU. — Voici une grosse bête. Grâce à moi vous avez de quoi souper. Quel ventre, messieurs! Les Grecs y auraient été plus à l'aise que dans le cheval de bois et peu s'en est fallu, chers amis, que nous n'ayons pu aller vérifier de nos propres yeux sa capacité intérieure.

PILE. — Je meurs de faim. Que manger?

COTICE. — L'ours!

UBU. — Eh, pauvres gens, allez-vous le manger tout cru? Nous n'avons rien pour faire du feu.

PILE. — N'avons-nous pas nos pierres à fusil.

UBU. — Tiens c'est vrai. Et puis il me semble que voilà non loin d'ici un petit bois où il doit y avoir des branches sèches. Va en chercher, sire Cotice. (COTICE s'éloigne à travers la neige.)

PILE. — Et maintenant, Sire Ubu, allez dépecer l'ours.

UBU. — Oh non ! Il n'est peut-être pas mort — tandis que toi qui es déjà à moitié mangé et mordu de toutes parts c'est tout à fait dans ton rôle. — Je vais allumer du feu en attendant qu'il apporte du bois. (PILE commence à dépecer l'ours.)

UBU. — O prends garde ! il a bougé.

PILE. — Mais, Sire Ubu, il est déjà tout froid.

UBU. — C'est dommage, il aurait mieux valu le manger chaud. Ceci va procurer une indigestion au Maître des Finances.

PILE. — (à part.) C'est révoltant. (Haut.) Aidez-nous un peu, Monsieuye Ubu, je ne puis faire toute la besogne.

UBU. — Non, je ne veux rien faire moi ! Je suis fatigué bien sûr !

COTICE (rentrant). — Quelle neige, mes amis, on se dirait en Castille ou au Pôle Nord. La nuit commence à tomber. Dans une heure il fera noir. Hâtons-nous pour voir encore clair.

UBU. — Oui, entends-tu, Pile, hâte-toi. Hâtez-vous tous les deux ! Embrochez la bête, cuisez la bête, j'ai faim moi !

PILE. — Ah c'est trop fort à la fin ! Il fau-

dra travailler ou bien tu n'auras rien, entends-tu ! Goinfre.

UBU. — Oh ! ça m'est égal, j'aime autant le manger tout cru, c'est vous qui serez bien attrapés — et puis j'ai sommeil moi !

COTICE. — Que voulez-vous, Pile ? Faisons le dîner tout seuls. Il n'en aura pas, voilà tout. Ou bien on pourra lui donner les os.

PILE. — C'est bien. Ah, voilà le feu qui flambe.

UBU. — Oh ! c'est bon ça, il fait chaud maintenant. Mais je vois des Russes partout. Quelle fuite, grand Dieu ! Ah ! (*Il tombe endormi.*)

COTICE. — Finissons de faire le souper.

UBU (*parle en dormant*). — Ah Sire Dragon Russe, faites attention,

ne tirez pas par ici, il y a du monde. — Ah ! voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours — et Bougreles qui vient sur moi ! L'ours, l'ours ! Ah le voilà à bas ! qu'il est dur grand Dieu ! — Je ne veux rien faire moi ! Va-t'en, Bougreles ! — Entends-tu, drôle ! Voilà Giron maintenant, et le Czar ! Oh ! ils vont me battre. — Et la Rbue. Où as-tu pris tout cet or ? Tu m'as pris mon or, misérable, tu as été farfouiller dans mon tombeau qui est dans la cathédrale de Varsovie, près de la Lune. Je suis mort depuis longtemps moi, c'est Bougreles qui m'a tué et je suis enterré à Varsovie près de Vladislas le Grand et aussi à Cracovie près de Jean Sigismond et aussi à Thorn dans la casemate avec Bordure ! Le voilà encore. Mais

va-t'en, maudit ours. Tu ressembles à Bordure. Entends-tu, bête de Satan? Non, il n'entend pas, les Salopins lui ont coupé les oneilles. — Décervelez, tudez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances.

(Il se tait et dort.)

ENTR'ACTE.

Le ciel se retire comme un livre
qu'on roule.

BOIT DERNIER (DU JOURNÉ)

LE TAURONTE

Personnages :

CÉSAR ANTECHRIST-
LE LÉPREUX
LA SPHINGE
LE HIBOU
LE TAUREAU
JÉSUS-CHRIST
DIEU LE PÈRE
LES IFS
ÉNOCH
ÉLIE
LES PRÊTRES
LES MORTS
L'ANGE
L'ANE

Acte IV.

SCÈNE II

SCÈNE I

Le noir de ce qui fut le ciel, où disparaît l'ascension météorique d'UBU, PILE et COTICE.

CÉSAR ANTECHRIST, descendant avec deux cordes UN TAUREAU dans une fosse, on voit encore les cornes. — Descends vivant, Tête Montelée, dans le trou que je t'ai creusé. Nature, amour

de la nature! Ministre une fois pour toutes de mes affaires terrestres, que la bête donc cause avec la terre. Comme un goret pendu par les pieds sous une table, si je voulais je la verrais encore, par-delà son couvercle hermétique...

SCÈNE II

L'Escalier.

LES PRÊTRES. — *Et facti sumus tanquam immundus nos... et cecidimus quasi folium universi.*



SCÈNE III

LES IFS, comme ils poussent le long des pèlerinages, semblables au Chandelier à sept branches de Jérusalem, et à droite et à gauche les deux grands oliviers qui sont ÉNOCH et ÉLIE. — La route où César Antechrist va passer, seul sentier blanc horizontal dans l'ombre (de sable ocellé d'ifs et à une fasce d'argent).

ÉLIE. — *Hi sunt duae olivae et duo candelabra, in conspectu Domini terrae stantes.*

LES IFS. — *Et si quis voluerit eis nocere, ignis exiet de ore eorum, et devorabit inimicos eorum.*

ÉNOCH. — *Et si quis voluerit eos laedere, sic oportet eum occidi.*

SCÈNE IV

On découvre que ce lieu est la vallée de Josaphat, montagnes au fond, montagnes à gauche et à droite ; et qu'il y a beaucoup de tombeaux en files des deux côtés, les ifs étant peut-être des croix, très régulières le long des versants. Il y a sur les tombeaux des noms de grands pécheurs et de grands Saints bien apparents.

CÉSAR ANTECHRIST. — Le diable et mon squelette supplémentaire, bras de levier plus long de ma force, me tentent de cette ville endormie, qui est à moi. Je l'ai vue de très haut, la traversant très vite, et voici tous les toits plats de la cité où il ne pleut jamais, et où les gouttes excrémentielles des oiseaux de

nuit ne tombent point pendant l'éternité de fois quarante jours. — Semblable à l'orbe de la lune, je repelotonne le fil des choses naturées et voici les reliquaires de mes œuvres. Planisphère de la mâchoire de la terre, entre les lèvres jadis oscillantes comme des ailes de papillon, décharnées aujourd'hui de ces monts moussus de cèdres, vous avez éclairé la marche de votre roi de la lumière carrée de toutes vos pierres milliaires.

(Silence, accoudé sur la première tombe à droite.)

J'ai dormi, mon âme a dormi, mon corps agissant a rampé, mon Double. Quand on voit son double on meurt.

Mais il s'est enfui devant moi, et je n'ai vu que la météorique ascension des comètes de ses satellites, et je ne sais si les temps sont finis, et si mes cinq anges ont parlé et versé leurs sept fioles de ma colère. Je veux monter hors de ce sol qui sera mobile et tremblant et se révoltera sous moi quand l'Autre viendra vivre son rêve terrestre, remettant mes soldats de plomb debout. — Non, les temps ne sont point finis, et les trompes de mes hérauts n'ont point dû déjà retentir, et je les attendrai, car voici un vivant encore, à moins que grince la larve du crime et du remords qu'a pu créer l'humanité sous moi. Puisque je fais des restrictions — à

moins que l'homme ou que le Dieu, étant centre, ait plusieurs doubles.

SCÈNE V

CÉSAR-ANTECHRIST, LE LÉPREUX, menant
UN ANE chargé d'outres et de pains.

LE LÉPREUX (*Les premiers et les derniers vers hors de la scène. Aux harpes éoliennes des Croix, Prose de l'Ane*).

Mon âme fenêtre voit,
Mon âne porte la croix,
Voici la feuille des bois
Cliquetant au pleur des rois.
Miserere, Deus.

(*Il lève la tête.*)

Triangle Antechrist, étal
 D'un corps nu raide aux plis pâles
 Du manteau sacerdotal,
 Couperet ton jour natal,
 Miserere, Deus.

(Il s'incline.)

L'Un se manifeste trois.
 Le pôle a levé le doigt.
 César pentagramme en croix.
 Christ a la pourpre des rois.
 O parce, Christe.

SCÈNE VI

Au bruit des pas de l'âne, UN GRAND-DUC s'envole et après avoir plané en cercle se pose sur l'olivier sénestre, qui est ÉLIE. Torsions de cou admiratives devant l'éclat de CÉSAR ANTECHRIST, un manteau d'or sur les épaules, une étole d'or sur le sexe et aux orteils des sandales d'or.

CÉSAR ANTECHRIST. — Qui êtes-vous, Oiseau, dans cette vallée où il ne doit point y avoir d'animants? Bahal-Zébul mon ministre ou le Paraclet qui m'inspire, comme il a pour charge d'inspirer le Dieu actuellement terrestre? Êtes-vous l'un et l'autre, je le crois. Car tu as érigé tes cornes traditionnelles quand

je t'ai nommé par l'un de tes noms, et te baptisant Saint-Esprit l'eau de mon verbe a couché les antennes de ta tête auritée, et tu t'es aplati comme une chrysalide, faisant plus douces les plumes de ta gorge de colombe.

(Il se hausse à la croix de l'arbre et caresse l'Oiseau, qui demeure hérissé comme un artichaut de cuivre, avec un front de taureau aux cornes en croissant : car on marche pour la seconde fois dans la vallée sainte.)

CÉSAR-ANTECHRIST. — Il y a un pigeon qui roucoule perché sur la croix : dans ma première vie végétative, de pareilles griffes habitèrent mes bras.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA SPHINXE aux griffes de lion qui marche entre les tombeaux.

CÉSAR-ANTECHRIST. — Tu es au-dessus de la femme comme l'homme est au-dessus de la femme. Tu es reine et tu es déesse; comme les anges tu as les côtes attachées en avant, et la substance de ton cerveau diffère aussi peu de la mienne que la semence femelle du sperme du mâle. Parce que tu es femme, tu reflètes infiniment et représentes le monde, et sais ce qui échappe aux yeux mortels. — Je n'ai que faire de cette extérieure représentation et je passe

aveugle et sourd sur la terre, me contemplant moi-même, sûr qu'on ne peut rien m'adjoindre d'externe — et je ne serais pas Dieu si je ne savais créer du néant. Si je m'amuse à marcher sur la terre comme un clown sous qui tourne une boule, je m'en abstraïs par l'oubli, qui est du présent comme du passé. Je suis César il est vrai, non des hommes que je méprise et pour qui je ne veux user les courts moments de mon séjour terrestre, mais de l'Univers et de l'Absolu, car grâce à cet oubli mon esclave, ce que je veux existe ou n'existe pas selon qu'il me plaît. La surabondance est le manque, ce pourquoi je m'abstraïs du monde, et

puisque tu concrètes l'Univers, je m'abats sur toi, eupire et vampire, mon sexe César possède en toi et allaite de son fleuve sacré toute la matérielle nature, et mon intelligence dévore ton intelligence. J'ai la tienne virtuelle en moi, mais le temps est cher, je la prends en sa déjà presque dernière concoction : on donnera à ceux qui ont, a dit le Christ qui m'a précédé, qui est moi-même parce que je suis son contraire, et à la place de qui je suis venu. Mon héraut l'a dit au Templier qui croyait à la binarité des principes. Moi et le Christ nous sommes Janus, et je n'ai point à me retourner pour montrer ma double face. L'être qui a de l'intelli-

gence peut voir ces deux contraires simultanés, ces deux infinis qui coexistent et sans cela n'existeraient point, malgré l'erreur indéracinée des philosophes. Moi seul peux percevoir ces choses, car je suis né pour la domination et je vois tous les mondes possibles quand j'en regarde un seul. Dieu — ou moi-même — a créé tous les mondes possibles, ils coexistent, mais les hommes ne peuvent même en entrevoir un. Je suis l'infinie Intuition comme toi la Perception éternelle; et au miroir l'un de l'autre nous verrons tout. Je suis l'Orgueil absolu parce que je suis la Force suprême; et c'est pourquoi je ne dominerai pas, car ma domination ne serait

pas comprise (laissons cela aux faux Césars), et aussi tout ce qui est moi est un élixir précieux qui ne doit pas être follement perdu. Avec une seule de mes effluves, tu participeras à l'éternité, et tu entreverras la Pensée se mouvoir, et le travail de la Création en moi et par moi incessamment renouvelée. — Fuis plutôt, parce que tu es nue et mourrais comme les vierges que l'on prostitue à l'idole de fer, et les yeux sur le bec des oiseaux nocturnes.

(Il recule et s'adosse à la croix de droite, qui est ENOCH, les doigt nonchalamment étendus sur les bras du fauteuil. LE HIBOU a baissé ses aigrettes.)

SCÈNE VIII

CÉSAR ANTECHRIST, LA SAINTE-TRINITÉ, ÉNOCH et ÉLIE.

DIEU LE PÈRE (*dans les branches de la croix de gauche. Sommet trop faible du polygone dynamique, LA SPHINGE disparaît*). — Écoutez-le : comme il y a dix-huit siècles, c'est encore aujourd'hui mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

LE CHRIST (*sur l'olivier de gauche, évoqué par contraire, miroir, ou reflet*). — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous laissé? Prométhée cloué, le vautour du Saint-Esprit...

L'OISEAU (*Lui arrachant les yeux*).
— Que la lumière soit — Une.

CÉSAR-ANTECHRIST. — Je ne plains point ton supplice, éternel isolé pour avoir prêché de s'aimer les uns les autres. Je suis resté volontairement seul sur un rocher escarpé, sans distraction et sans lumière que les yeux subictériques de mes vautours, et c'est pour cela que ce qui m'égale presque, car l'adéquation parfaite est impossible, monte jusqu'à moi. Je connais ton supplice, j'ai eu la force de l'endurer et surtout d'en sortir, car je ne suis pas station ni statique, mais dynamique, et semblable au dragon qui de sa queue entraîne la troisième partie des étoiles, je fais choir à

ma suite tout ce qui, n'étant pas impur ni ordure, est digne de ma pourpre, et les obstacles, flottant au vent derrière moi, me sont un vêtement de gloire.

DIEU LE PÈRE. — Écoutez-le : c'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

(Silence. LE HIBOU ricane et s'envole, comme semble-t-il effrayé par des pas plus nouveaux.)

CÉSAR-ANTECHRIST. — Pourquoi ricanes-tu, Oiseau? Tu t'envoles, comme semble-t-il effrayé par des pas plus nouveaux. Serais-je à l'une des trois dernières stations de mon rôle agi, et l'antépénultième trompe de mes hérauts viendrait-elle sonner? Mais tu planes,





et tu attires de tes ailes comme par-delà l'horizon un autre oiseau ton serviteur quoique d'envergure plus immense, comme le petit poisson remorque les grandes naufs. Ha! tu resplendis dans la lumière... le Rock advole.

(LE SAINT ESPRIT *plane illuminé*. LE CHRIST *descend de sa croix luisante aussi, l'arrache et brandit en hampe le grand arbre*. DIEU LE PÈRE *dome*. CÉSAR ANTECHRIST *calciné noir glisse aux pieds d'ÉNOCH*.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE CHRIST montrant le sommet de la montagne de l'horizon, où L'ANGE DU JUGEMENT DERNIER est debout les ailes errantes par tout le ciel.

Voici le fanion rouge des mineurs. Comme sur la butte et la montagne d'un champ de tir, au plus haut sommet le clairon s'insère au ciel clair, épendant la pluie de commencer le feu, la trompe dernière s'écriera :

LA TROMPETTE. — HALLELUIAH.

POSTACTE

Les morts se lèvent et viennent au Jugement.

FIN

ce livre est dédié

à

Saint Jean Damascène

TABLE

L'ACTE PROLOGAL.	9
L'ACTE HÉRALDIQUE.	17
L'ACTE TERRESTRE	47
L'ACTE DERNIER	123

TABLA

10
11
12
13

ACTE PEOCAL
ACTE RALIMET
ACTE THERISTE
ACTE THERME



C. RENAUDIE

IMPRIMÉ PAR



56, RUE DE SEINE

1^{er} OCTOBRE 1895

